



Xavier Galmiche
**Le Poulailier
métaphysique**

Le Pommier

**RENTRÉE
LITTÉRAIRE**

Le Pommier

Le Poulailier
métaphysique

Xavier Galmiche

Le Poulailler métaphysique

Le Pommier

ISBN 978-2-7465-2346-3

Dépôt légal - 1^{re} édition : 2021, août

© Éditions Le Pommier / Humensis, 2021

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

EXERCICES D'EMPATHIE

—

BASSES ŒUVRES

L'autre jour, j'ai tué ma volaille: un vieux canard dont le renard avait emporté le dernier compagnon et qui traînait sa neurasthénie sur le bord de la mare; une poule bleue boiteuse. C'est l'habitude, avant un sacrifice: afin de les avoir sous la main le moment venu, tu vas, la veille au soir, saisir dans leur sommeil les bêtes condamnées, tu les enfermes pour la nuit.

Mon canard, j'avais pris le temps - quelques jours - pour l'attraper. Le rapt de son comparse l'avait rendu méfiant; bête solitaire, craintif de nature, toujours sur le qui-vive, il s'éloignait instinctivement quand il me sentait venir, avant même de me voir. Mais je l'attirai en lui préparant un seau de vieux pain dans un coin dont il ne pourrait s'échapper, et quand, de l'autre bout du jardin, je le vis enfin piégé par mon stratagème élémentaire, sur lui je fondis et lançai l'épuisette. L'ayant pris

par les pattes, je l'enfermai proprement dans la volière.

Mais la poule ! Dans ma basse-cour j'en avais trois de la même race, de cette profonde teinte cendrée qu'émaille seul le casque rouge – la crête, les oreilles et barbillons, le contour de leurs prunelles d'un noir opaque. Cette couleur lui vaut sur les marchés son nom de « poule bleue ». Elles se ressemblaient comme des triplées, et étaient déjà endormies. Comment distinguer la boiteuse ? Par déduction, j'exclus celle des trois qui avait grimpé sur un perchoir – ce dont se serait abstenue une bête malade. Les deux autres s'étaient blotties sur la paille : de la main je les poussai sur l'arrière-train, et après les avoir vues trébucher l'une comme l'autre, m'emparai de la moins agile... et me trompai. Le surlendemain je devais retrouver ma petite handicapée boitillant vaillamment au milieu de la basse-cour.

Exercer un droit de mise à mort sur ses bêtes est un usage lourd de conséquences, mais se tromper de cible est une expérience dérangeante, comme l'est, à l'instant du sacrifice, un faux mouvement qui prolonge la souffrance (l'un et l'autre arrivent). Certes, on l'oublie (ou non) ; certes, on lui trouve des justifications (ou non) ; mais cela rejoint le fonds de remords et de scrupules dont l'âme humaine, depuis la première faute d'enfant, ne cesse de trembler

confusément, de plus en plus fort à mesure que les autres s'y entassent : bévues, maladresses et gaffes, oublis coupables, mauvaises actions, délits, crimes peut-être. Péchés. On ne se dédouane pas de ses basses œuvres, même en calculant qu'à la fin on sera probablement victime d'un coup du sort tout aussi immérité, qui épongera d'un coup la dette, ou même qu'on souffre continûment d'une telle injustice depuis que l'on est en vie (la voisine, A., à qui je reprochais sa façon d'égorger ses canards en les laissant, accrochés par les pattes, se vider longuement de leur sang : « Et moi, on m'a demandé, quand j'avais mal ? »).

Comme d'autres animaux, comme d'autres oiseaux surtout, les poules s'expriment par le cri, les cris : d'entre la bonne vingtaine de vocalisations dont elles disposent, il y en a une qui ressemble au premier gémissement d'un dormeur que l'on déplace assez doucement dans son sommeil pour éviter qu'il ne se réveille et qui laisse quand même, inconsciemment, son corps répondre. Soupir à peine sonore, cri étouffé, mot inarticulé qui s'agite sous le seuil de la parole, il n'en constitue pas moins un élément, le plus ténu, d'une communication ombreuse, sommaire mais décisive. La terre, le bois, le champ mugissent parfois ainsi et le promeneur est intrigué par cet appel souterrain, échappé d'entrailles qu'il ne peut que soupçonner, mais entend remuer

dans son propre ventre. Bas bruit, souffle court, pet baladeur, éruclation sommaire, coup d'aile, bois qui craque, eau qui clapote. Une poule qu'on dérange quand elle pond laisse parfois échapper cette note presque inaudible.

Quand j'eus tué mon canard, je commençai de m'affairer à égorger la poule bleue. Ficelle nouée à ses pattes, au bout de laquelle se trouve un crochet que je fixe à la branche du pommier. Cou sommairement plumé pour dégager l'endroit où la lame tranchera la carotide. Éviter de regarder l'œil rond de l'oiseau qui pour la dernière fois contemple le monde, sens dessus dessous. D'ordinaire je parle, je dis : « Voilà, c'est fini pour toi. C'était bien, la vie. » Ou bien : « Voilà, c'est fini pour toi. C'était bien, ta vie ? ». Dieu est grand et moi je tue la bête.

Or, à cet instant, la poule bleue – la mal choisie, l'animal alerte confondu avec la boiteuse – émit un son minuscule, réaction réflexe, peut-être, mais où se mêlait ce cri de conversation succincte qui, me semble-t-il aujourd'hui, au lieu de protester bruyamment, m'engageait *in extremis* à négocier, désavouait mon intention, m'enjoignait de me ressaisir et dans le même mouvement de la relâcher. Je restai vaguement étonné qu'une bête malade – elles sont d'ordinaire si passives – trouve le moyen de s'adresser à moi à cet instant précis. Je suspendis

le mouvement de mon bras. Mais tout restait sous le seuil de la communication, la note plaintive de la poule, le soupçon – dans mon esprit – d’une erreur en cours, et la perplexité gagnaient en moi ce sixième sens qui n’est ni l’intellect, ni le cœur, ni l’âme, qui régit le sens moral et départage l’instinct et la circonspection, et qui, comme un ressort, actionne les gestes, les précipitant dans un sens ou un autre. Mais cet instant passa. Sans doute ai-je baissé le sourcil que j’avais levé, secoué la tête pour chasser l’idée sur le point de retenir ma main. J’ai saisi la nuque entre mes doigts, enfoncé la lame dans le cou, relâché le corps suffocant qui se débattait. La poule était morte.

Avant d’élever des volailles pour les aimer et pour les manger, je n’avais jamais pensé qu’il soit si aisé de tuer. Comme chacun, sans doute, je ne cesse de m’imaginer – dans des accès de perversité dite « infantile » mais en réalité capables de se prolonger dans les fantasmes de toute une vie – en train de semer la mort – gangster flingueur, *sniper* à kalachnikov, maître esclavagiste – mais ces plongées délicieusement troubles sont – comme les rêves, comme les extases – suivies du moment où la menace qu’ils ont semée se dissipe, me donnant l’impression de me rendre à moi-même (mais sans doute en ont-elles gardé une part) : à cet instant, je